

THÉOLOGIE  
MODERNE  
& CRITIQUE  
BIBLIQUE

PAR C. S. LEWIS

FELLOW DE MAGDALEN COLLEGE, OXFORD



SAMIZDAT

*Théologie moderne et critique biblique* par C.S. Lewis. (traduction: Mathieu Grossi)

Intitulé d'abord '**Modern Theology and Biblical Criticism**', Lewis lu ce texte au Westcott House, Cambridge, le 11 mai 1959. Publié sous ce titre dans **Christian Reflections** et plus tard sous le titre **Fern-seed and Elephants**.

Samizdat, novembre 2017 (domaine public sous les lois canadiennes sur les droits d'auteur).

**Police:** Berthold Baskerville



Cette causerie doit son existence à une conversation que j'ai eue avec votre Principal au cours du dernier trimestre.<sup>1</sup> Un livre d'Alec Vidler traînait sur sa table et je lui dis ce que je pensais de la théologie qui s'y trouvait.<sup>2</sup> Ma réaction, aggravée par cette liberté de ton qui vient toujours après un bon dîner, fut téméraire et ignorante. Une chose en amenant une autre, je finis par dire plus que je ne pensais de l'état d'esprit qui prédomine, si je ne m'abuse, dans tant d'universités théologiques. «J'aimerais, répliqua mon interlocuteur, que vous veniez parler de tout cela à mes jeunes étudiants». Il savait que je connaissais mal mon sujet. Mais à mon avis, il désirait vous faire comprendre l'effet qu'a ce genre de théologie sur une personne extérieure à votre milieu. Et même si je n'avais que mon incompréhension à vous présenter, mon intervention vous serait bénéfique. L'incompréhension des non-initiés passe généralement inaperçue quand on ne quitte pas son propre cercle intellectuel. Les seuls esprits avec lesquels vous avez commerce ont été conditionnés par les mêmes études, les mêmes opinions que le vôtre : cela risque de vous égarer. Car bien entendu, en tant que prêtres, c'est à des non-initiés que vous devrez vous adresser. Votre existence n'a pas d'autre but à long terme. L'objet d'étude du berger est la brebis, et non le berger voisin (sauf cas particuliers). Et malheur à vous si vous n'évangélisez point !<sup>3</sup> Je ne veux pas vous apprendre votre métier. Je ne suis qu'une humble brebis, et j'annonce aux bergers ce que seule une brebis peut leur annoncer. Voici donc mon bêlement :

Vous aurez affaire à deux sortes de non-initiés : les gens sans culture, et les gens qui ont une culture différente de la vôtre. Com-

1 - Il s'agit de Kenneth Carrey, Évêque d'Édinbourg et Principal de la faculté théologique de Westcott House, à Cambridge. [Note de l'édition Samizdat en anglais - Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur]

2 - Alors que le Principal était sorti de la pièce, Lewis lut le sermon d'Alec Vidler intitulé « Le Signe de Cana ». Quand le Principal lui demanda ce qu'il en pensait, Lewis « s'exprima très librement et déclara qu'il trouvait incroyable que nous ayons dû attendre 2000 ans pour apprendre d'un théologien nommé Vidler que l'Église se trompait depuis le début et que ce qu'elle avait toujours considéré comme un miracle était en fait une parabole ! » [Note de l'édition Samizdat en anglais]

3 - Allusion à 1Cor 9:16.

ment vous adresserez-vous aux premiers, si vous partagez les idées de Loisy, de Schweitzer, de Bultmann, de Tillich ou même de Viddler ?<sup>4</sup> Je ne saurais dire. Je comprends, et vous comprenez aussi, me dit-on, qu'il ne conviendrait pas de leur avouer ce que vous croyez réellement. Une théologie qui nie l'historicité de presque tout ce qui dans les Évangiles a été mêlé à la vie et aux affections chrétiennes depuis bientôt deux-mille ans ; une théologie qui rejette tous les miracles ou, plus étrangement, avale le gigantesque miracle de la Résurrection avant de récuser des prodiges comparativement minuscules comme la multiplication des pains ; une telle théologie, dis-je, ne peut produire que deux effets sur un anglican sans éducation. Elle fera de lui un catholique ou un athée. Ce que vous lui offrez, il ne le reconnaîtra pas comme du christianisme. S'il veut rester fidèle à ce qu'il appelle christianisme, il quittera une Église où le christianisme n'est plus enseigné pour rejoindre une Église qu'il considèrera vraiment chrétienne. Si en revanche il accepte votre version, il rejettera le nom de chrétien et cessera simplement de se rendre à l'église. Et dans ce dernier cas, vous ne pourrez regagner son fruste et instinctif respect qu'en suivant son exemple et en apostasiant à votre tour. Un clergyman plein d'expérience m'a appris que la plupart des prêtres modernistes, face à ce problème, avaient dû exhumer la conception médiévale des « deux vérités » : une vérité-image, faite pour être prêchée au peuple, et une vérité ésotérique, en usage dans le clergé. Je ne suis pas sûr que cette théorie soit à même de vous satisfaire bien longtemps. S'il me venait un paroissien affreusement angoissé, torturé par la tentation, et que je dusse lui servir des vérités-images avec le sérieux et l'ardeur que son problème exige, mais sans pouvoir me cacher à moi-même que je ne crois à de telles vérités que dans un sens vaguement allégorique, mon front rougirait et mon col me paraîtrait étroit. Mais c'est votre problème et votre conscience. Nous ne portons pas le même genre de col, après tout. Pour ma part, je prétends appartenir à la seconde catégorie mentionnée précédemment : je suis cultivé, mais pas en matières théologiques. En tant que représentant de ce groupe, voici donc comment je comprends la théologie moderniste :

La subversion de l'ancienne orthodoxie est principalement

4 - Théologiens modernistes qui, d'une manière ou d'une autre, ont cherché à relativiser l'historicité des Évangiles et à remettre en question les dogmes acceptés par leurs confessions respectives.

l'œuvre de théologiens engagés dans une critique du Nouveau Testament. L'autorité de ces experts semble telle que nous devions leur sacrifier une énorme masse de croyances ; des croyances que nous partageons jusqu'à présent avec l'Église primitive, les Pères, le Moyen Âge, les Réformateurs, et même le XIX<sup>e</sup> siècle. Je dois m'avouer sceptique ; d'un scepticisme ignorant, comme vous le verrez trop facilement. Mais le scepticisme est père d'ignorance. Il est difficile de persévérer dans l'étude approfondie d'un sujet quand vos professeurs ne vous inspirent de prime abord aucune confiance.

Tout d'abord, ces critiques bibliques ont peut-être beaucoup de connaissances bibliques, mais je doute fortement de leurs capacités critiques. Sur ce dernier plan, ils me semblent manquer fortement de jugement, incapables qu'ils sont de percevoir la qualité même des textes qu'ils ont sous les yeux. Il peut paraître étrange de reprocher cela à des gens qui ont passé leur vie entière dans les livres qu'ils commentent. Mais se peut-il que ce soit justement le problème ? L'homme qui a passé sa jeunesse et sa maturité plongé dans une observation minutieuse du Nouveau Testament et de ses commentaires ; l'homme qui, privé de tout contact avec le reste de la littérature, n'a pu se constituer aucun criterium comparatif auquel soumettre l'objet de son étude, cet homme sera, plus qu'un autre, sujet à rater des évidences. S'il m'affirme que tel ou tel épisode d'un Évangile relève du roman ou de la légende, je veux savoir combien de légendes et de romans il a lus, à quel point son palais est entraîné à reconnaître la saveur particulière de ces genres ; peu importe combien d'années il a consacrées à lire l'Évangile en question. Mais il vaut mieux que je passe aux exemples.

Dans un commentaire déjà très vieux, j'ai lu que telle école académique interprète le quatrième Évangile comme un « roman spirituel », « non une chronique, mais un poème », qu'il faut lire comme la parabole de Nathan, le livre de Jonas, le *Paradis Perdu*, « ou, plus exactement, comme le *Voyage du Pèlerin* ». <sup>5</sup> Quand un homme a dit cela, doit-on vraiment continuer à l'écouter ? Notez

---

5 - *Le Paradis Perdu* de Milton et *Le Voyage du Pèlerin* de Bunyan sont deux chefs d'œuvre de la littérature anglaise. Le premier est une épopée « dantesque », le second est un ouvrage purement allégorique décrivant le cheminement spirituel du chrétien. *Le Retour du Pèlerin* de Lewis est une réinterprétation personnelle du livre de Bunyan.

qu'il classe avec les Évangiles le *Voyage du Pèlerin*, histoire ouvertement onirique dont la nature allégorique se manifeste jusque dans les noms des personnages. Observez comme la panoplie épique de Milton est passée sous silence. Mais oublions ces énormités et penchons-nous sur la référence au livre de Jonas. Là encore, nous ne pouvons que dénoncer la grossière absence de discernement dont l'auteur fait preuve. Le livre de Jonas se présente comme un conte ; on y trouve aussi peu d'indices historiques qu'en Job ; les incidents y sont grotesques et il est difficile de ne pas y percevoir l'influence, bien sûr édifiante, d'un certain humour typiquement juif. Ouvrez à présent l'Évangile de Jean. Lisez ses dialogues : avec la Samaritaine au puits, ou après la guérison de l'aveuglé. Voyez les tableaux qu'il dépeint : Jésus gribouillant (si je puis dire) du bout des doigts dans la poussière ; l'inoubliable ἦν δὲ ὄψις (13:30).<sup>6</sup> J'ai passé ma vie à lire des poèmes, des romans, des légendes, des mythes, les écrits des visionnaires. Je sais à quoi ressemblent ces textes. Je sais qu'aucun ne ressemble à celui dont nous parlons ici. Dans le cas qui nous intéresse, il n'y a que deux hypothèses acceptables. La première est qu'il s'agit d'un reportage, évidemment susceptible d'erreur, mais qui rapporte les faits de très près, d'aussi près quasiment que la *Vie de Johnson*.<sup>7</sup> La seconde possibilité est qu'un écrivain anonyme du deuxième siècle, sans prédécesseur ni successeur connu, a tout d'un coup anticipé la technique de narration du roman moderne réaliste. Si c'est une fiction, elle relève de ce genre de narration. Le lecteur qui ne voit pas cela n'a jamais appris à lire. Je lui recommande de commencer son éducation par Auerbach.<sup>8</sup>

Bultmann, à la page 30 de sa *Théologie du Nouveau Testament*, écrit : « Observez de quelle façon inassimilée la prédiction de la

6 - Ce sont les derniers mots du verset. « Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Or, il était nuit. »

7 - Le Dr Samuel Johnson est l'auteur de l'un des premiers dictionnaires de langue anglaise. Son ami James Boswell le suivait partout, consignait ses conversations et mots d'esprits afin de composer sa biographie. La Vie de Johnson qu'il publia finalement est un chef d'œuvre biographique inégalé.

8 - Dans *Mimesis*, le philosophe Eric Auerbach écrit : « Le sujet [des auteurs de la Bible] ne correspondait à aucun genre connu. Une scène comme le reniement de Saint Pierre n'appartient à aucun genre de l'antiquité. Elle est trop sérieuse pour la comédie, trop contemporaine et commune pour la tragédie, trop insignifiante politiquement pour l'histoire ; et la forme qui lui a été donnée est d'une immédiateté qu'on ne retrouve nulle part dans la littérature de l'antiquité. »

parousie (Marc 8:38) suit la prédiction de la Passion (8:31) » Inassimilée ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Bultmann suppose que les prédictions de la parousie sont plus anciennes que celles de la Passion. Conséquemment, il veut croire (et certes y parvient) que quand les deux prédictions cohabitent dans un même passage, une asymétrie, une « inassimilation » se révèle. Mais il ne fait qu'imposer au texte sa propre vision, et sa myopie intellectuelle est ici proprement scandaleuse. Pierre vient de reconnaître en Jésus l'oint du Seigneur. Cet éclair de gloire est à peine dissipé que s'ouvre la prophétie douloureuse : le Fils de l'Homme doit souffrir et mourir. Puis le contraste se répète. Pierre, relevé un moment pour avoir confessé le Christ, commet son faux pas ; s'ensuit l'écrasant reproche : « Arrière de moi ! » Puis, pardessus cette ruine momentanée qu'est devenu (comme si souvent) le prince des apôtres, s'élève la voix du Maître, adressée à la foule, qui généralise la morale de l'incident. Tous ses fidèles doivent prendre leur croix. Fuir la souffrance, chercher à se préserver, ce n'est pas là le sens de la vie. Enfin, d'un ton plus définitif encore, il appelle au martyr. Il vous faut camper sur vos positions. Si vous dépossédez le Christ ici et maintenant, il vous dépossédera plus tard. Du point de vue de la logique, de l'émotion, de l'imagination, les événements se suivent à la perfection. Il faut un Bultmann pour affirmer le contraire.

Enfin, du même Bultmann, on lit : « La personnalité de Jésus n'a pas d'importance pour le kérygme de Paul ou de Jean. [...] En fait, la tradition de l'Église la plus primitive ne préservait pas même une image de sa personnalité. Toute tentative pour reconstituer cette personnalité est vouée à demeurer un jeu de l'imagination subjective. »

Notre Seigneur n'a donc pas de personnalité dans le Nouveau Testament. Quel étrange procédé ce lettré german s'est-il imposé pour devenir si aveugle à ce que tous les hommes peuvent voir ? Sommes-nous bien certain qu'il serait capable de reconnaître une personnalité si on lui en agitait une sous les yeux ? Car ici, c'est *Bultmann contra mundum*.<sup>9</sup> S'il existe quelque chose de commun à tous les croyants, et même à beaucoup d'incroyants, c'est le sentiment d'avoir rencontré dans les Évangiles une grande personnalité. Il y a des personnages que nous savons historiques mais

---

9 - « Bultmann contre le reste du monde ».

dont toute connaissance personnelle nous échappe. Nous ne les connaissons pas comme nous connaissons les gens que nous fréquentons : Alexandre le Grand, Attila, Guillaume d'Orange sont parmi ceux-là. Il y a d'autres personnages qui ne prétendent pas à l'historicité mais que, néanmoins, nous connaissons comme nous connaissons les êtres existants : Falstaff, Oncle Toby, Mr Pickwick.<sup>10</sup> Mais il n'y a que trois personnages qui, tout en prétendant à la première sorte de réalité, possèdent aussi la seconde. Tout le monde voit de qui je veux parler : le Socrate de Platon, le Jésus des Évangiles, et le Johnson de Boswell.<sup>11</sup> Leur familiarité nous apparaît de cent façons. À la lecture des Évangiles apocryphes, nous nous surprenons constamment à penser de telle ou telle « parole sacrée » : « Non. C'est une belle réplique, mais ce n'est pas de lui. Il ne parlait pas comme ça. » Et nous éprouvons exactement la même sensation devant les citations faussement attribuées à Johnson. Quant aux contrastes que révèle chaque caractère, ils ne nous perturbent pas le moins du monde : chez Socrate des puérités scabreuses sur la pédérasie grecque peuvent côtoyer, sans autrement nous étonner, les plus hautes aspirations mystiques et le plus chaleureux bon sens. Le même phénomène se reproduit chez Johnson, où une gravité profonde et mélancolique s'allie à un amour de la rigolade et du non-sens que Boswell lui-même, à la différence de Fanny Burney, n'a jamais compris. Et de la même façon, en Jésus se rencontrent une sagacité toute paysanne, une sévérité intolérable, et une irrésistible tendresse. La personnalité du Christ est si manifeste qu'après des déclarations qui sans l'Incarnation divine prise au sens le plus strict paraîtraient d'une abominable arrogance, nous acceptons tous sans discuter (et bien des incroyants avec nous) qu'Il se dise « doux et humble de cœur ». Et si l'on veut examiner les passages qui, dans le Nouveau Testament, mettent superficiellement et intentionnellement l'accent sur la nature divine aux dépens, semble-t-il, de la nature humaine, on trouvera que ces passages eux-mêmes nous confrontent à la personnalité du Maître. Peut-être sont-ils ceux qui nous la présentent le plus efficacement. « Et nous avons contemplé sa Gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venant du Père, pleine de grâce et de réalité, que nous avons vue de nos propres yeux et

10 - Ces trois personnages pittoresques ont marqué la littérature anglaise. On les doit respectivement à Shakespeare, Sterne et Dickens.

11 - Voir note 6.

que nos propres mains ont touchée. »<sup>12</sup> Que gagne-t-on à fuir où à dissiper la brutale immédiateté d'un contact si personnel en parlant de « la signification que l'Église primitive s'est sentie obligée d'attribuer au Maître » ? La vision originale nous frappe de plein fouet. Ce n'est pas ce qu'ils se sont sentis obligés de dire, c'est ce qui les a obligés à parler. Je commence à craindre que par « personnalité » le Dr Bultmann ne fasse référence à ce que j'appellerais pour ma part « impersonnalité » : le genre de choses qu'on trouverait dans un dictionnaire biographique, dans une rubrique nécrologique, ou dans *La vie et l'œuvre de Yeshua bar-Yosef* en trois volumes avec photographies.

Voilà donc mon premier bêlement. Ces gens me demandent de croire qu'ils savent lire entre les lignes des vieux textes ; et ils me prouvent seulement qu'ils ne savent pas lire les lignes elles-mêmes. Ils se disent capable de percevoir les émissions des fougères et ne remarquent pas un éléphant à cent mètres par grand soleil.

Passons à mon deuxième bêlement. Ce genre de théologie libérale sous-entend toujours ici ou là – et souvent partout – que le véritable comportement, le véritable but du Christ a été déformé et mal compris par ses fidèles, et qu'il n'a été retrouvé ou exhumé que par nos intellectuels modernes. Il y a bien longtemps, avant de m'intéresser à la théologie, j'avais rencontré ailleurs ce genre de théorie... La tradition de Jowett dominait encore l'étude de la philosophie ancienne quand je lisais les Grecs. On nous affirmait que le vrai sens de Platon avait été mal compris par Aristote et horriblement travesti par les néo-platoniciens, avant d'être restitué dans son intégrité par les intellectuels modernes. Ceux-ci s'étaient alors aperçu que par un hasard incroyable, Platon avait toujours été un hégélien anglais du genre de T. H. Green. Je rencontre aussi cette attitude dans ma carrière professionnelle : toutes les semaines un jeune étudiant brillant, tous les trimestres un professeur américain un peu niais, découvrent pour la première fois le sens caché d'une pièce de Shakespeare. Mais dans ce dernier cas je suis privilégié. La révolution de la pensée et du sentiment qui a eu lieu dans la société pendant ma propre vie fut si générale que mentalement, j'appartiens plus au monde de Shakespeare qu'à celui de ses nouveaux interprètes. Je vois, je sens dans mes os, je sais au-delà

---

12 - Lewis entremêle ici 1Jean 1 et Jean 1:14.

de tout argument, que leurs interprétations sont simplement impossibles : elles impliquent une façon de sentir qui était inconnue en 1914, sans parler de l'ère jacobéenne. Ainsi mes soupçons sont-ils quotidiennement confortés, et je ne puis qu'être circonspect face aux théories fantaisistes sur Platon ou le Nouveau Testament. On affirme qu'un homme, qu'un écrivain fut impénétrable à ceux qui vivaient dans sa culture, parlaient sa langue, partageaient son imagerie mentale et ses sous-entendus inconscients, et l'on ajoute que le même homme est aujourd'hui entièrement transparent à des gens qui n'ont aucun de ces avantages. L'idée est ridicule. Il y a là une improbabilité *a priori* qu'aucun argument ou presque, qu'aucune preuve ou presque ne saurait compenser.

En troisième lieu, je rencontre constamment chez ces théologiens le principe selon lequel le miraculeux est impossible. Ainsi, toute affirmation attribuée à Notre Seigneur par les vieux textes, si elle constitue une prédiction, doit avoir été insérée après l'évènement qu'elle semble avoir prédit. C'est très raisonnable si nous commençons par affirmer qu'il ne peut y avoir de prédictions inspirées. De la même façon, si nous commençons par affirmer que le miraculeux n'arrive jamais, il est raisonnable de rejeter comme non-historiques tous les passages qui relatent des miracles. Je ne suis pas là pour débattre de la question du miracle. Je veux seulement faire remarquer qu'il s'agit d'une question purement philosophique. Les professeurs, comme professeurs, n'y ont pas plus d'autorité que quiconque. Ils n'ont pas déduit de leur recherche l'impossibilité du miracle : ils ont apporté cette idée avec eux quand ils ont commencé à étudier. En l'occurrence, l'autorité de tous les critiques bibliques du monde ne compte pour rien. Sur la question du miracle, ils ne peuvent parler que comme des hommes, des hommes manifestement influencés par l'esprit de leur temps, face auquel ils semblent assez prompts à dévêtir tout esprit critique.<sup>13</sup>

Mais je n'ai pas encore poussé mon quatrième bêlement, qui sera aussi le plus sonore et le plus long :

Tous ces critiques cherchent à reconstruire la genèse des textes qu'ils étudient, à deviner quels documents disparus chaque auteur a employé, à découvrir où et quand il a écrit, dans quel but,

13 - Ces mêmes considérations ouvrent l'essai de Lewis intitulé *Miracles: A Preliminary Study*, qui vise à prouver la possibilité philosophique du miracle afin, entre autres, de fonder une critique biblique vraiment rationnelle.

sous quelle influence : le *Sitz im Leben* du texte, en somme.<sup>14</sup> Ils s'y emploient avec une immense érudition et une grande ingénuité. Et à première vue c'est très convaincant. Je crois que je pourrais être convaincu moi-même, si je ne possédais l'herbe de vie, l'antidote à toutes ces illusions. Excusez-moi, je vous prie, de parler un instant de moi-même. La valeur de mon argument dépend de ce qu'il est de première main.

Ce qui me protège de ces reconstructions, c'est que je les ai vues depuis l'autre côté du miroir. J'ai vu des critiques reconstruire la genèse de mes propres ouvrages de la même façon.

Tant que vous n'aurez pas été victime d'un article littéraire, vous ne pourrez pas vous figurer quelle faible place y tient la critique au sens strict, l'évaluation, la louange ou la censure du livre présenté. La plus grande proportion de l'article est généralement occupée par des histoires imaginaires sur la façon dont vous avez écrit votre ouvrage. Les termes mêmes dans lesquels le critique loue ou condamne votre livre sous-entendent souvent de telles histoires. Ils louent un passage pour sa « spontanéité » et en condamnent un autre comme « laborieux » : en somme, ils croient savoir que vous avez écrit le premier *currente calamo* et le second *invita minerva*.<sup>15</sup>

Ce que valent de telles reconstructions, je l'ai appris très tôt dans ma carrière. J'avais publié un livre d'essais. L'essai où j'avais mis tout mon cœur, celui qui m'importait vraiment, où je m'étais laissé aller à un fougueux enthousiasme, traitait de William Morris.<sup>16</sup> Et dans l'une des toutes premières critiques qui parurent, je lus que c'était le seul essai du livre auquel je n'avais manifestement pris aucun intérêt. Ne vous méprenez pas, je pense aujourd'hui que le critique avait tout à fait raison d'estimer cet essai le moins bon du livre : du moins tout le monde fut-il d'accord. Là où il se trompait, c'était en inventant une histoire pour expliquer la médiocrité du texte.

La mésaventure m'a servi de leçon. Depuis lors, j'ai lu attentivement ce qu'on disait de mes œuvres et de celles dont je connaissais l'histoire véritable. Les critiques, amicaux ou hostiles, enchainent de telles histoires avec une grande confiance : ils vous expliquent

14 - Le milieu culturel.

15 - *Currente calamo* : au fil de la plume, rapidement. *Invita minerva* : contre Minerve, sans inspiration.

16 - *William Morris* est paru dans le recueil *Rehabilitations*, en 1939. [Note de l'édition Samizdat en anglais]

quel évènement de l'actualité a orienté l'esprit de l'auteur, quel confrère l'a influencé, ce qu'était son intention générale, à quelle sorte de public il s'adresse principalement, pourquoi et quand il a imaginé tel ou tel détail.

Je vais d'abord vous dire mon impression sur la question ; puis indépendamment de mon impression, je vous rapporterai ce que je sais avec certitude. Mon impression est que jamais un seul de ces diagnostics ne s'est révélé exact sur quelque point que ce soit : la méthode semble fournir un taux d'échec de 100 %. On s'attendrait à ce que le hasard produise un taux de réussite d'environ 50 %. Mais mon impression est que les critiques se trompent à chaque fois. Je ne me souviens pas d'une seule affirmation correcte. Cela dit, comme je n'ai pas soigneusement mis sous registre, il se peut que je me trompe. Ce que je crois pouvoir affirmer avec certitude, c'est que les critiques se trompent *la plupart du temps*.

Et pourtant ils sont souvent extrêmement convaincants, pour qui ne connaît pas la vérité. Beaucoup de critiques ont suggéré que l'anneau du *Seigneur des Anneaux* était inspiré par la bombe atomique. Rien de plus plausible. Le livre fut publié à l'époque où le monde était obsédé par cette sinistre invention ; et toute l'intrigue tourne autour d'une arme qu'on ne peut abandonner sans folie ni employer sans de terribles conséquences. Pourtant, la chronologie de la composition du livre rend cette théorie impossible. L'autre jour seulement, un critique a affirmé qu'un conte de fée de mon ami Roger Lancelyn Green avait été influencé par mes propres contes. Rien n'est plus probable. Mon monde imaginaire est la demeure d'un lion bienveillant ; celui de Green abrite un tigre bienveillant. Green et moi-même lisons mutuellement nos œuvres, on le prouvera facilement ; et nous sommes associés de bien d'autres façons. L'influence semble ici bien moins douteuse que dans de nombreux cas où elle est universellement reconnue entre des auteurs décédés. Néanmoins, c'est une erreur. Je connais la genèse de ce tigre et celle de ce lion, et elles sont tout à fait indépendantes.<sup>17</sup>

---

17 - Lewis a corrigé cette erreur au numéro suivant, en écrivant au supplément littéraire du « Time » : « Monsieur, un article sur *The Land of the Lord High Tiger* de Mr L. R. Green paru dans votre numéro du 21 novembre m'évoque avec une gentillesse telle que je renâcle à contester son contenu : je le dois cependant, car il me faut rendre justice à Mr Green. Le critique suggère que

Voilà qui devrait nous donner à méditer. La reconstruction de l'histoire d'un texte est toujours très convaincante, quand le texte est ancien. Mais c'est une navigation à l'estime ; les résultats ne peuvent être vérifiés à l'œil nu. Quoi de mieux, pour juger de la méthode, que d'observer un cas où les résultats qu'elle fournit peuvent être confrontés aux faits ? Ma foi, c'est ce que je viens de faire. Et nous avons découvert que quand la vérification est possible, les résultats sont presque toujours, sinon toujours, erronés. Nous pouvons en conclure que les « résultats incontestables de la recherche moderne » concernant la façon dont tel ou tel vieux texte a été composé, sont « incontestables » uniquement dans la mesure où les hommes qui connaissent les faits ne sont plus en état de dissiper l'illusion. Dans ma propre discipline, les épaisses dissertations qui cherchent à reconstituer la composition de *Pierre le laboureur* ou de *La Reine des fées* ne sont certainement rien de plus que de simples chimères.

Est-ce que je compare donc les petits malins qui multiplient les articles dans les hebdomadaires modernes aux grands chercheurs qui ont consacré leur vie entière à une étude détaillée du Nouveau Testament ? Si les premiers ont toujours tort, doit-il s'ensuivre que les seconds ne valent pas mieux ?

Il y a deux réponses à cela. D'abord, bien que je respecte l'érudition des grands critiques bibliques, je ne suis pas convaincu qu'il me faille respecter leur jugement. En second lieu, les simples journalistes ont sur eux un avantage considérable. Le journaliste reconstruit l'histoire d'un livre écrit par un auteur qui parle sa langue natale, qui a été éduqué comme lui, qui baigne dans la même atmosphère mentale et spirituelle. La situation des critiques bibliques est toute différente. Ils doivent à chaque instant assimiler des coutumes, un langage, des caractéristiques raciales et sociales, un fond religieux, des habitudes de composition, des sous-entendus fondamentaux, qui ne leur seront jamais aussi familiers et intime que ceux de leurs contemporains ; et ce, quelle que soit

---

le tigre de Mr Green doit quelque chose à mes propres contes. C'est faux, et même chronologiquement impossible. Le tigre et sa contrée hantaient l'imagination de Mr Green bien avant que je ne commence à écrire. Nous autres critiques pouvons tirer une morale de cette mésaventure. Nos connaissances sur les origines et influences des littératures anciennes devraient-elles leur apparente solidité au seul fait que les gens les mieux informés sont morts et ne peuvent plus nous contredire ? » [Note de l'édition Samizdat en anglais]

l'avancée de la recherche. Pour compenser ce handicap, les chercheurs devront faire preuve d'une supériorité de jugement quasi-surhumaine. Et n'oubliez pas que c'est aussi pour cela que les allégations des critiques bibliques ne pourront jamais être réfutées avec certitude. Saint Marc est mort. Quand ils rencontreront Saint Pierre, ils auront des choses plus pressantes à lui dire.

On peut affirmer, bien entendu, que les journalistes dont je parle sont idiots dans la mesure où ils cherchent à deviner de quelle façon un genre littéraire qu'ils n'ont jamais pratiqué est pratiqué par d'autres. Ils supposent que vous écrirez une histoire selon la méthode qu'ils emploieraient eux-mêmes ; et cette méthode explique sans doute qu'ils n'aient jamais rien publié. Mais les critiques bibliques sont-ils mieux lotis ? Le docteur Bultmann n'a jamais écrit d'Évangile. L'expérience de sa vie érudite, spécialisée, et sans doute méritoire lui a-t-elle donné le pouvoir de lire les esprits de ces hommes morts depuis longtemps et qui eurent leur place dans ce qui doit être regardé, de quelque point de vue qu'on adopte, comme l'expérience religieuse centrale de la race humaine ? Il n'est pas incivil d'affirmer ce que Bultmann lui-même ne nierait pas : les barrières spirituelles et intellectuelles dressées entre lui et les évangélistes sont bien plus formidables que celles qui me dérobent à mes critiques.

Le laïc non-initié que je campe devant vous (je ne le crois pas rare) serait incomplet si je ne mentionnais les espoirs qu'il chérit secrètement et les naïves réflexions qui le consolent.

Et d'abord, il vous faut admettre cette dure réalité : le laïc ne s'attend pas à ce que la présente école de pensée théologique subsiste éternellement. Il soupçonne, et peut-être espère, que de telles constructions finiront par s'écrouler. J'ai appris dans d'autres disciplines combien transitoires peuvent être les « résultats incontestables de la recherche moderne » ; j'ai constaté à quelle vitesse la recherche cesse d'être moderne. Le traitement scrupuleux auquel on soumet le Nouveau Testament ne s'applique déjà plus aux textes profanes. Il y avait autrefois, en Angleterre, des professeurs prêts à découper *Henri VI* en une demi-douzaine de morceaux, chacun étant attribué à un auteur différent. Nous ne faisons plus cela. Quand j'étais petit garçon, on se moquait des gens qui croyaient à l'existence d'Homer : les désintégérateurs semblaient avoir triomphé à jamais. Mais voici qu'Homer semble revenir sur

la pointe des pieds. On soutient même, de manière surprenante, la croyance des anciens Grecs selon laquelle les Mycéniens étaient leurs ancêtres et partageaient leur langue. On peut aujourd'hui, sans tomber en disgrâce, croire à l'existence historique du roi Arthur. Partout ailleurs qu'en théologie, le scepticisme a remis en question le scepticisme. Aussi ai-je bien du mal à me retenir de murmurer : *multa renascentur quae jam cecidere*.<sup>18</sup>

Un homme de mon âge ne peut pas non plus oublier la chute brutale et intégrale de la philosophie idéaliste. McTaggart, Green, Bosanquet, Bradley semblaient devoir régner à jamais ; ils sont tombés aussi soudainement que la Bastille. Et ce qui est intéressant, c'est qu'à l'époque où je vivais sous leur dynastie, il me semblait trouver dans leurs œuvres de nombreuses difficultés que je n'osais souligner. Les illogismes qui me sautaient aux yeux étaient si épouvantables qu'à coup sûr ils ne devaient rien refléter de plus que ma propre incompréhension : je n'imaginai pas de si grands hommes capables de commettre des erreurs si élémentaires. Mais parmi les critiques qui prévalurent finalement figuraient des objections tout à fait similaires à celles qui me tracassaient, quoiqu'indubitablement exprimées de manière plus cohérente que je n'aurais su faire. Ces objections forment désormais la réfutation classique de l'hégélianisme anglais. S'il y a ce soir quelqu'un dans l'assemblée qui ait formé les mêmes doutes lancinants et timides à l'endroit des grands critiques bibliques, qu'il sache que de tels doutes ne sont pas nécessairement le reflet de sa propre ineptie. Ils ont peut-être un avenir dont il n'oserait rêver.

Mais appelons à l'aide nos collègues mathématiciens. Quand un critique reconstruit la genèse d'un texte, il doit généralement employer ce qu'on pourrait appeler des *hypothèses liées*. Ainsi Bultmann affirme-t-il que la profession de foi de Pierre est « une fable pascal projetée vers le passé dans la vie de Jésus ». La première hypothèse ici est que Pierre n'a pas réellement prononcé cette profession de foi. Cela posé, il faut concevoir une seconde hypothèse selon laquelle l'histoire fallacieuse d'une profession de foi s'est répandue parmi les fidèles. Supposons, ce que je suis bien loin d'admettre, que la première hypothèse ait une probabilité de 90%. Allons jusqu'à imaginer que la seconde hypothèse a éga-

18 - Ce vers de *l'Art poétique* d'Horace signifie « Bien des choses renaîtront qui sont déjà tombées. » Il est suivi de « cadentque quae nunc sunt in honore », soit « et bien d'autres tomberont qui sont maintenant en honneur. »

lement une probabilité de 90%. Il ne s'ensuit pas que les deux ensembles atteignent une probabilité de 90%, car la seconde hypothèse n'a de valeur que si la première est avérée. Il ne s'agit pas d'une addition du type  $A + B$ , mais d'un complexe  $AB$ . Et les mathématiciens m'apprennent qu' $AB$  n'est probable qu'à 81%. Je ne suis pas assez doué en arithmétique pour vous livrer le calcul complet, mais vous voyez bien que dans une reconstruction où vous continuez à induire hypothèse sur hypothèse, vous finirez par obtenir un complexe où, quoique chaque hypothèse prise individuellement ait en un sens une forte probabilité, l'ensemble est hautement improbable.<sup>19</sup>

Il ne faut cependant pas peindre les choses trop noires. Nous ne sommes pas fondamentalistes. La théologie dont nous parlons ici est composée d'éléments divers et diversement pertinents. Tant que nous ne quittons pas le domaine de la critique textuelle à l'ancienne, *façon* Lachmann, nous sommes disposés à croire ce que nous entendons. Et bien entendu, nous ne nions pas que des passages presque verbalement identiques doivent être mutuellement dépendants. Mais quand, de ces considérations, nous glissons à des reconstructions d'un genre plus subtil et ambitieux, notre foi dans la méthode s'affaiblit, et notre foi dans le Christianisme s'en trouve proportionnellement corroborée. Les affirmations les plus susceptibles d'éveiller notre scepticisme sont celles qui considèrent comme non-historique tel élément des Évangiles au motif qu'il semble révéler une théologie ou une ecclésiologie « trop développée » pour une date si primitive. Car de telles affirmations impliquent que nous sachions, *primo*, qu'il y a eu développement de la doctrine, et *secundo*, à quelle vitesse ce développement s'est

19 - Le philosophe Jean Borella appelle cela « la loi du renforcement récurrent des hypothèses superposées. » Il cite un petit livre de Mgr Bruno de Solages expliquant « comment chez Boismard, chez Léon-Dufour, chez Bultmann leur maître à tous, on rencontre une première hypothèse (par exemple, pour des raisons assez contestables on suppose que le Christ n'a pas pu prononcer telle parole), qui sert de fondement à une deuxième, qui elle-même en était une troisième, et ainsi de suite : on arrive parfois au cinquième ou sixième niveau. Eh ! bien, à ce niveau terminal, la première hypothèse est devenue une certitude acquise, et dès lors sera traitée comme telle. À force de s'appuyer sur elle, l'exégète éprouve le sentiment qu'elle est tout à fait solide. Et d'autres viendront qui prendront pour vérité les conclusions du précédent exégète, alors qu'il ne s'agit que d'hypothèses à la cinquième et sixième puissance, autant dire des erreurs ou des faussetés ! Et c'est ainsi que s'édifie la 'science exégétique'. »

produit. Les théologiens sous-entendent même dans ce développement une homogénéité et une continuité extraordinaire, ce qui les oblige à nier implicitement l'existence d'avant-gardistes et de précurseurs. Ils doivent en outre prendre en compte la psychologie d'un grand nombre de gens aujourd'hui disparus (car les chrétiens primitifs étaient des gens, comme vous et moi) ; enfin, ils doivent pénétrer des situations oubliées qui seraient impossibles à restituer correctement, même par ceux qui les ont vécues de l'intérieur : le flux et le reflux des débats, les prêches, les expériences religieuses individuelles, etc. Je ne pourrais pas parler avec une telle confiance du cercle que je fréquente moi-même. L'assurance qu'ils affectent lorsqu'ils vous décrivent l'esprit de l'Église primitive, je ne l'aurais pas si je devais vous faire l'histoire de mes propres pensées. Et je suis parfaitement certain que personne ne pourrait faire cette histoire pour moi. Supposez qu'un chercheur du futur apprenne que j'ai abandonné le christianisme durant mon adolescence, et que, durant mon adolescence également, j'ai eu un précepteur athée.<sup>20</sup> Ces données ne sont-elles pas mille fois plus claires que toutes celles que nous possédons sur le développement de la théologie chrétienne au cours des deux premiers siècles ? Notre chercheur n'en déduira-t-il pas que mon apostasie fut l'œuvre de ce précepteur ? Ne rejettera-t-il pas comme une « projection vers le passé » toute histoire me représentant comme athée avant ma rencontre avec ce sceptique ? Eh bien, il se trompera lourdement. Je suis désolé de verser à nouveau dans l'auto-biographie. Mais c'est un exercice profitable à tout homme que de contempler l'improbabilité historique de sa propre vie. Cela encourage un agnosticisme de bon aloi.

Car c'est l'agnosticisme, en un sens, que je vous prêche. Je ne cherche pas à vaincre votre scepticisme. Je suggère simplement que vous ne le réserviez pas exclusivement au Nouveau Testament et aux articles du Crédo. Essayez de douter d'autres choses.

Il se pourrait que ce scepticisme face à la Bible trouve ses racines les plus profondes dans l'idée qui sous-tend tout le désenchantement de notre époque. C'est George Tyrrell qui a formulé cette idée il y a longtemps déjà. Quand un homme progresse

---

20 - Il s'agit de William T. Kirkpatrick « un rationaliste sec et hautain à la mode du XIX<sup>e</sup> siècle » qui voulut s'assurer que son jeune élève, déjà apostat lors de leur rencontre, ne reviendrait jamais au christianisme. Kirkpatrick ne parvint qu'à transmettre à Lewis le goût de l'intransigeance rationnelle.

moralement et mentalement, écrivait Tyrrell, il se révolte peu à peu contre « les premières expressions inadéquates de l'idée religieuse [...] Entendues littéralement, et non symboliquement, elles ne répondent plus à ses besoins. Et tant qu'il exige de se représenter à lui-même distinctement la satisfaction de ces besoins, il est condamné à douter, car ses représentations sont alors nécessairement tirées du monde de son expérience présente. » D'une certaine façon, Tyrrell ne disait rien de nouveau. La théologie négative du Pseudo-Denys disait la même chose, mais pour parvenir à des conclusions différentes.<sup>21</sup> Peut-être est-ce parce que l'ancienne tradition trouvait nos conceptions inaptes à représenter Dieu, tandis que Tyrrell les trouve inaptes à représenter « l'idée religieuse ». Il ne précise d'ailleurs pas d'où vient cette « idée religieuse ». Je crains qu'à ses yeux elle ne vienne des hommes. Nous autres, êtres humains, savons ce que nous pensons, et nous estimons que les doctrines de la Résurrection, de l'Ascension, et de la Parousie sont inadaptées à notre façon de penser. Mais si l'on supposait que ces doctrines, au lieu d'exprimer la pensée des hommes, expriment la pensée de Dieu ?

Cela n'empêcherait pas, bien entendu, que « comprises littéralement et non symboliquement » elles puissent exprimer « inadéquatement » la pensée de Dieu. De là on déduit communément qu'elles doivent toujours être comprises de manière complètement symbolique. On suppose que tous les détails doivent être considérés comme également symboliques et analogiques.

Mais il y a manifestement erreur. L'argument fonctionne comme suit : « Tous les détails dérivent de notre présente expérience, mais la réalité transcende notre expérience : conséquemment tous les détails sont également et entièrement symboliques. » Cependant,

---

21 - George Tyrrell fut un théologien moderniste catholique, plus tard excommunié. La frustration qu'il décrit est celle de l'homme qui ne se satisfait plus des miracles évangéliques parce qu'il est « trop avancé » intellectuellement ; mais qui ne trouve pas d'expression convenable à ses aspirations, puisque ce à quoi il aspire dépasse toutes ses conceptions. Le Pseudo-Denys, théologien platonicien du VI<sup>e</sup> siècle jadis identifié à l'aréopagite de la Bible (Ac 17;34), est l'une des premières sources de la théologie dite « négative » : rien de ce que l'on peut dire de Dieu n'est adéquat, tant Il est au-delà de nos idées et de notre langage. Les deux systèmes se ressemblent, à la différence que Tyrrell conclut à la nécessité d'une « expérience religieuse » détachée des formes de l'Évangile, tandis que le pseudo-Denys prône une rigoureuse fidélité aux textes bibliques.

supposez qu'un chien essaie de se former une conception de la vie humaine. Tous les détails de l'image qu'il s'en fera seront dérivés de son expérience canine. Conséquemment tout ce que le chien imaginera aura au mieux un rapport analogique à la vie humaine, n'est-ce pas ? Erreur. Si un chien se représentait notre recherche scientifique en termes de chasse à courre, il ferait une analogie, certes, mais s'il pensait que la manducation ne peut être attribuée aux hommes que de manière analogique, il aurait tort. De fait, si un chien, par impossible, pouvait vivre un jour de vie humaine, il serait peut-être moins surpris par les différences inimaginables que par les similarités inattendues. Un chien révérencieux serait outré. Un chien moderniste, saisi de doutes atroces, demanderait à être conduit chez le vétérinaire.

Mais un chien ne peut pas vivre la vie humaine. Conséquemment, même si indubitablement les plus belles idées qu'il se fait de la vie humaine sont pleines d'analogies et de symboles, il ne peut pas montrer de la patte tel ou tel détail et dire : « Ceci est entièrement symbolique. » Vous ne pouvez pas affirmer que la représentation d'une chose donnée est entièrement symbolique sans observer la représentation et la chose représentée indépendamment l'une de l'autre. Et pour ce faire, il vous faut un accès direct à la chose représentée. Tyrrell peut nous dire que l'histoire de l'Ascension est inadaptée à l'« idée religieuse », parce qu'il connaît sa propre idée et peut la comparer à l'histoire de l'Ascension. Mais qu'en est-il si nous parlons d'une réalité transcendante et objective à laquelle l'histoire de l'Ascension est notre seul accès ? « Nous ne savons pas – nous ne savons pas. »<sup>22</sup>

Mais nous devons prendre notre ignorance au sérieux. Bien entendu si la formule « compris littéralement et non symboliquement » signifie « compris en terme de physique », alors la question n'est plus même religieuse. Une élévation depuis le sol vers le ciel (le seul sens purement physique de l'Ascension) n'est pas en soi un évènement spirituellement significatif. Conséquemment, direz-vous, la réalité spirituelle ne peut avoir de lien qu'analogique avec cette histoire d'ascension. Car l'union de Dieu avec Dieu, l'union de l'homme avec Dieu fait homme, ne sauraient s'exprimer en termes de localisation spatiale. D'où tenez-vous ça ? Tout ce que

22 - « We know not – O we know not », vers tiré d'une hymne anglicane : « Nous ne savons pas – nous ne savons pas, / Quelle joie nous attend là-bas, / Quel éclat de gloire, / Quelle béatitude incomparable. »

vous pouvez affirmer, c'est que *nous ne voyons pas quels liens* cette union pourrait avoir avec l'espace physique. Mais c'est une proposition entièrement différente. Quand je connaîtrai comme je suis connu, je serai capable de dire quelles parties de l'histoire étaient purement symboliques et lesquelles ne l'étaient pas, s'il y en a ; je verrai comment la réalité transcendante exclut et rejette la localisation ou l'assimile et la charge d'un sens aujourd'hui inimaginable. Ne ferions-nous pas mieux d'attendre ?

Telles sont les réactions d'un laïque bêlant face à la théologie moderne. Il est bon que vous les entendiez. Vous ne les entendrez peut-être plus très souvent. Vos paroissiens vous parleront rarement avec autant de franchise. Il fut un temps où le laïc était soucieux de cacher qu'il avait moins de foi que le vicaire ; aujourd'hui il lui cache qu'il en a beaucoup, beaucoup plus. Jouer le missionnaire auprès de son prêtre est un rôle embarrassant ; et cependant j'ai l'horrible pressentiment que si l'on n'entreprend pas très vite une telle mission, l'histoire future de l'Église d'Angleterre risque de s'avérer bien courte.

